

TEMOIGNAGES: 5 JUILLET 1962 à ORAN

Monsieur Foäche, ancien professeur au Lycée Lamoricière m'écrit: "Je n'étais plus moi-même à Oran le 5 juillet, mais j'ai eu l'occasion d'écouter le récit de Monsieur Guerrero, employé à la Grande Poste d'Oran. (...) Fonctionnaire des Postes, il était spécialiste du téléphone. Le premier étage de la grande poste était réservé aux téléphonistes alors que le rez-de-chaussée était consacré aux services en rapport direct avec le public: le courrier, les colis postaux, la poste restante, les chèques postaux etc... Au deuxième étage, il n'y avait qu'un seul fonctionnaire chargé de la radio. Je n'ai pas gardé le souvenir du déroulement des faits dans le temps, mais il nous a dit que, dès qu'on a su qu'il se passait de graves événements en ville, les téléphonistes ont appelé toutes les casernes et tous les cantonnements pour les leur signaler et leur demander d'intervenir. Partout la réponse a été la même: "Nous sommes consignés dans nos cantonnements et il nous est interdit de sortir, quoiqu'il arrive. " Pendant ce temps, les massacres se sont poursuivis et pour finir, les émeutiers sont arrivés à la Poste et l'ont envahie. Ils ont tué sur place une partie des postiers et ont emmené les autres. Mais ils n'ont pas eu l'idée de monter dans les étages. Les téléphonistes sont alors montés au deuxième étage, informer leur collègue radio de ces tragiques événements. Celui-ci a alors lancé des messages de détresse, surtout à l'intention du Ministère à Paris. Mais un navire de guerre américain qui croisait par hasard en Méditerranée non loin d'Oran entendit le message. Le commandant télégraphia alors: "Nous arrivons". Bien entendu, le message fut entendu à Paris et on mit le gouvernement au courant. Il parut évident que cela ferait mauvais effet sur le plan international qu'un navire américain fut amené à rétablir l'ordre à Oran. Un contrordre fut alors adressé au Général Katz qui permit à la troupe de sortir et d'intervenir. Je n'ai plus revu M. Guerrero et je ne sais où il habite mais il ne serait sans doute pas bien difficile de le retrouver à moins qu'il ne soit mort, ce qui est peu probable, car il me semble qu'il ne doit pas être trop âgé. (...) Je ne crois pas me tromper sur l'essentiel, c'est à dire l'intention d'intervenir du commandant américain, dont je n'ai par ailleurs jamais entendu parler. Si ce détail était confirmé, ce serait un élément intéressant à joindre à tout ce que l'on sait des événements du 5 juillet 1962. Je suis avec beaucoup d'intérêt vos efforts et ceux de l'Association Véritas pour rétablir la vérité sur cette terrible période. (...) "Nous joignons notre demande à celle de M. Foäche pour que M. Guerrero se manifeste et nous donne son propre récit des faits dont il fut témoin.

Monsieur Adolphe Napis (Je ne suis pas sûre d'avoir lu correctement son nom) m'écrit le 9 octobre 2001: "Votre article sur les témoignages du 5 juillet 1962 à Oran (sur le 276) m'a remis sur cette journée et, y revenant, je m'aperçois aujourd'hui que j'en avais fait l'impasse totale: la page avait été définitivement tournée et le souvenir enfoui je ne sais où. C'était le noir total. Le 5 juillet 1962, j'étais au centre ville, rue Floréal Mathieu, à mon lieu de travail occasionnel, lorsque, vers 1 h30, 11 h45, me semble-t-il, on m'avise que mon père était là. Surpris, je vais vers lui et nous partons puisqu'il était venu me chercher. Il me dit, remontant vers la rue d'Arzew, qu'il avait garé la voiture rue d'Igli, dans le parking près de l'angle rue El Moungar, mais qu'il voulait discuter. Nous nous arrêtons au bar "L'Oasis, à l'angle de la rue de

Lourmel et nous consommons à la terrasse (tables sur le trottoir!) Nous avons à peine entamé et la discussion et le verre que, descendant la rue d'Arzew, une foule vociférante de tous âges tous sexes, avec un encadrement assez mou, puisque s'arrêtant à la hauteur des tables occupées, elle criait, hurlait mots, phrases avec des gestes appuyés mais avançant finalement. Aussitôt, nous décidâmes de partir et après avoir traversé le flot hurlant des manifestants, nous remontâmes vers la rue de l'Artillerie, puis la rue Alsace Lorraine et enfin la rue El Moungar. Je récupère la voiture, m'installe au volant, mon père à mes côtés. Je décide de passer par la rue de la Vieille Mosquée et, afin d'éviter la manifestation qui allait doucement, de remonter chez nous, à Delmonte par le Boulevard des 40 mètres, en passant par la nouvelle préfecture, via Miramar. Tout marchait puisque nous arrivâmes jusqu'à la clinique du Docteur Juan, puis la cote de la préfecture. A la hauteur de celle-ci, gardée par je ne sais qui, une pétarade éclata. Je dis à mon père de se courber sous le tableau de bord et, rétrogradant la voiture en 2° et la poussant à fond, le V8 Ford nous projeta hors de portée de nos tireurs et arrivâmes chez nous sans encombre. C'est alors, en ce début d'après-midi que des tirs sporadiques, tantôt proches, tantôt lointains assez saccadés se produisirent. Bien entendu, ma soeur rentrée de son Lycée commercial St Charles, ma mère, mon père et moi n'avons plus bougé de chez nous jusqu'au lendemain. Le lendemain, descendant rue Floréal Mathieu, j'appris dans le désarroi le plus total que les événements de la veille dépassaient l'imagination: enlèvements, assassinats, égorgements... En ce qui concernait notre administration, il y avait paraît-il, dix ou douze morts, dont le sous-directeur, et deux de ses adjoints égorgés en allant chez eux à Choupot, arrachés de leur voiture et là, sur le trottoir... Un autre collègue avait été retrouvé pendu parmi d'autres aux abattoirs etc... Arrivé à la mi-journée à la maison, j'apprends par mon père que notre voisin a été enlevé à Choupot allant voir sa mère et qu'il avait été vu par un de ses employés alors qu'avec d'autres personnes on le dirigeait vers les Planteurs... Et notre départ définitif de ce qui n'était plus notre pays, prévu courant juillet, s'accéléra, pour moi quelques jours après. Il reste que votre article a réveillé ma mémoire et je suis désespéré: mon père est mort il y a quelques années et je n'ai jamais pensé à lui demander pour quelle raison il était venu me chercher, donc me sauver. Comme le dit Jeannine Verdes-Leroux dans son livre très instructif et prenant "Les Français d'Algérie de 1830 à aujourd'hui" nos réactions, 40 ans après sont révélatrices du traumatisme subit: par exemple, je n'ai jamais pensé à demander à un très vieux camarade d'Oran ce qu'il faisait ce jour là et pourtant, on parle de tout, de rien... et moi, je ne lui ai jamais raconté cela, ni d'ailleurs à personne d'autre, hors ce jour, à vous. Par contre, puis-je me permettre d'ajouter à cette note une anecdote: Dans ce même numéro, il y a un article qui m'a remis en mémoire mon enfance, dans le quartier où je suis né, où mon père et mes frères sont nés, où mes grands parents sont venus habiter au tout début du dernier siècle, et c'est Delmonte. Cet article mentionne l'école de garçons, sise rue de Louvain, et l'auteur de l'article cite les hommes et femmes qui ont exercé dans ce lieu. Le vieux Delmontois que je suis n'oublie pas le bonheur d'avoir eu successivement

Mmes Juan, Trouchaud, Guillem et Mlle Maraval, jeune institutrice en 2°, non citée et c'est là ce qui m'ennuyait, sinon me peinait, et en 1°, en 1945/1946, M. Juan nouvellement arrivé et qui avec M. Salvador sa partagèrent la 1° comme on disait. Cette scolarité, faite par des enseignantes et enseignants hors du commun, survenant après quelques mois au Cours de Sainte Marie des Champs, et une année au Cours Fénelon, dans mon environnement global, fit de moi un enfant très heureux. (...)"

Cette lettre est très intéressante par la précision des lieux mais je souhaiterais que notre correspondant me donne encore quelques indications si cela est possible: Dans quelle administration travaillait-il? Sait-il les noms des personnes assassinées qu'il signale? le nom de son voisin? Peut-il demander à son ami s'il se trouvait à Oran ce jour là de nous donner son témoignage? N'étant pas sûre de son nom et de son adresse, je lui demande de bien vouloir compléter ainsi ce témoignage et le remercie de tout coeur d'avoir fait l'effort de ressortir de sa mémoire ces douloureux souvenirs . Quant aux souvenirs de Delmonte, il est normal que nos correspondants ne se souviennent pas de tous les noms et de tous les événements, et c'est à cela que sert notre journal, compléter par les souvenirs de chacun le puzzle de notre vie oranaise. A tous un grand merci."

Geneviève de Ternant



HÔTEL ** RESTAURANT

LE RELAIS DU LAC

R.D. 562 - 83440 MONTAUROUX
Tél. 04 94 76 43 65 - 04 94 47 72 81
Fax. 04 94 47 60 13

Nicole et Jean HERNANDEZ
D'Aïn-Témouchent
(Coureur cycliste)

SOIRÉE ETAPE ● BANQUETS ● MARIAGES ●
SÉMINAIRES ● WEEK-END
37 CHAMBRES ● 3 SALLES ● PISCINE ● TERRASSE
JARDIN ● PARKING ● LOCATION SALLE
SPÉCIALITÉS PAËLLA - COUSCOUS

Le COUSCOUS maison tous les mardis

*Vous recherchez un endroit chaud et convivial pour une
personne agée valide, dans l'attente d'une maison de
retraite. Consultez nous*

*REVEILLON DE LA St-SYLVESTRE AVEC FORFAIT
HOTEL! CHAQUE ANNEE + DE 100 PERSONNES.*